Il était une fois. Il y eut une fois. UNE fois. Je crois. Peut-être pas finalement, après tout, ce pouvait être cette fois comme une autre, ou alors justement celle-ci, plus qu’aucune autre. C’est absurde quand on y pense. Mais la terre est grande, et je viens à peine d’ouvrir les yeux. Image trouble, je sens mes paupières trembler sous le choc. Ma bouche est sèche, mais je ressens encore mon cri mourir dans le fond de ma gorge. C’est vraiment moi qui ai fait ça ? C’est fou comme les couleurs sont intenses. Elles frappent mon oeil, mais je ne les sens pas. Enfin, je ne les touche pas. Ou si peu. Si j’avançais ma main, peut-être pourrais-je enfin comprendre leur mouvement. Elle est si claire cette eau, presque transparente.

BRUT. Comme un rocher. Mais comme un torrent. Rugissant. Assourdissant. Furibond. Mordant. Un fauve en mouvement, qui court, se faufile et plonge. Plonge entre les rochers. C’est un cris qui ronfle dans sa gorge chaude et liquide. Un cris rauque et perçant, continu. Bruyant. Un torrent de montagne ? Les sens s’affolent. Détresse. Créer le bruit, mais ignorer le son. Capharnaüm. Brouhaha.

Comme c’est curieux… Il y a quelque chose d’animal dans cette eau claire, une voix résonne non ? Je n’entends rien avec tout ce boucan. Etrangement, son mouvement semble figé, crispé même. Ce n’est pas le mien. Mieux vaut fuir le bruit Brut. Y passer, sans la toucher et y aller à l’instinct. Je cherche quelque chose de plus doux, où poser mes mains. Mon premier contact doit être le bon, comprendre la matière de la couleur. Quelque chose de souple.

SOUPLE. Comme la terre. Mais comme le sable. Mouvant. Comme une ancienne roche, tombée en désuétude. Le temps fait son travail : assouplit, adoucit. Lisse les contours, et atteste la forme de la non-matière. L’épouse. L’enrobe, pour mieux se laisser glisser. Fuyant. Glisse. Un seul parmi des milliers, futilité absurde du grain de sable.

C’est mieux. C’est bien mieux. Le sol est bien plus accueillant que l’eau. C’est probablement pour ça que l’on marche dessus. Que je marche dessus, que je m’y enfonce. Langueur du sable, qui fuit lentement entre mes orteils. L’herbe douce, je préfère y marcher. Je commence à comprendre : réunir le fond et la forme pour comprendre où je suis. Il était cette fois Moi. Je crois. Moi et la Voix, brute et souple à la fois.

BRUT. Comme ce qui ronge. Mais sans le brûler. Comme une flamme bleue, jaillie de rien. La flamme qui se nourrit, par l’abstraction. Une danse intermittente. Feux-follets sur le fil de rasoir. Coupante. Douleur acerbe. Langue de sable chauffée à blanc.

Pas par là. C’est chaud. Ca brûle ! Non, ça mord. Danger. Pas par là. Comme des épines coupantes, des reflets rouges, un grondement sourd… Ca bouge ! Comprendre l’hostilité. Suivre l’instinct, courir, fuir. De l’autre coté ! Le sol tremble sous mes pieds. Choc sourd. Où est passé l’herbe tendre ? Aigu. La douleur ? Non, je ne sens rien. Je ne sens plus rien. Les arbres filent autour de moi, le courant m’emportent, il n’y a plus d’eau. En réalité il n’y a plus rien. Où suis-je ? Le paysage a disparu. La terre est gelée. Pas tout à fait cependant, un éclat.

SOUPLE. Comme un lac. Mais comme un miroir. Intact. Impact ignoré. Lisse. Des reflets changeants, multiples, l’onde amère abruptement stoppée dans sa course. Estompée. Flou. Le drame de Narcisse. Couler à l’infinie sur la surface gelée. Le silence d’outre-mer, mais un silence plein.

Plus de flamme, plus d’herbe, plus d’arbre, plus rien : de l’eau. Une eau immobile, une eau qui dort. Méfie-toi, mais de quoi ? De Moi. C’est moi ! C’est moi que j’aperçois sous mes pieds. Calme et immobile comme sa surface. Il se penche, et me contemple. Un reflet ? Fugace, flou, imperceptible. Toucher ce visage que je ne saurais voir, apprivoiser ses contours. Etrange physionomie gelée. Ne pourrais-je donc pas m’apercevoir ? Suis-je vraiment ce que ce miroir me projette ? Si je ferme les yeux, mon reflet existe-t-il encore ? Est-il coincé sous la glace ? Il a l’air si triste. Je suis seul. Immensité givrée. J’ai peur.

BRUT.

La revoilà !

Comme une bourrasque. Mais comme le givre. Comme un coup de griffe. Cris sur la surface plane et vide. Miroir sans fond.

Où est mon visage ?

Marquer le temps. Coups du vent. Souffle intemporel et chronophage. Volute. Spirale. S’enrouler. S’écrouler. S’étouffer.

Il faut que je respire. Il faut que je parte. Je suis trop exposé ici, au milieu de ce rien. Le couvert des arbres pourrait me protéger, me cacher du Vent et de la Voix. Traqué, je suis traqué. Le givre m’agrippe, le vent m’aspire, perce ma peau, la vie. Loin. Partir. Je vais partir.

Reflet ignoré. Aspiration contre-nature.

Je ne t’écoute plus. Tu m’entends ? Je ne t’écoutes plus. Le Monde est à moi. J’avance. Ce sont mes jambes, mon visage, mes pas. Je vais retrouver la terre. Un sentier. L’herbe est revenue.

SOUPLE.

Si je continue de marcher, je vais bien arriver quelque part. Les oiseaux sont revenus, ils m’empêche d’entendre la Voix. Je respire. Je vais mieux.

Respire. Souffle inspiré.

Le vent s’est remis à souffler, à croire qu’il me poursuit. Les branches plient et craquent autour de moi. Les cailloux roulent sur le chemin. Je plisse les yeux, et je continue à avancer.

BRUT.

Les bourrasques sont de plus en plus fortes. Le fond du bois est noir désormais. Je n’y vois plus rien. Son souffle me fouette le visage, des larmes s’envolent de mes yeux. Cristaux gelés. Continuer. La tête baissée.

Surimpression. Brume. Craquement. Tempête.

Plus fort, plus vite. Il faut courir. Courir loin, suivre la trace qui se dessine sous mes pas. Nature hostile, où sont passez les oiseaux ? Le sentier est devenu coupant, les cailloux s’engouffrent dans chaque brèche, blessent la plante de mes pieds. Les larmes brouillent ma vue. Mais si je m’arrête je meure. Continuer, braver le vent, et le froid. Le paysage défile de plus en plus vite. Garder la tête baissée à l’abris des bourrasques. Le sentier s’agrandit, le chemin est devenu pavé. Mes pieds ne ripent plus sur la pierre, ils la couvrent, suivent ses rainures.

SOUPLE.

Inspirer - expirer - garder le rythme. Plus vite ! La Voix s’estompe, elle ne résonne presque plus dans ma tête, à moins que le vent ne soit trop fort ? La brume continue d’envelopper le paysage, mais il me semble que les arbres s’écartent de plus en plus, ils m’ouvrent une voie. La route continue de tracer son chemin à travers les herbes hautes, je vais finir par trouver quelqu’un. Le vent faiblit. Garder la tête baissée, si je cours encore un peu plus je pourrais peut-êt… GONG.

BRUT et SOUPLE. Laissons-lui quelques jours…

Le choc semble résonné de longues minutes dans mon crâne, je tangue et chancelle. J’ai perdu tout repère. Plus de vent. Tout est calme. Les arbres ont disparus. Les oiseaux aussi. Je regarde mes pieds : la route s’est arrêtée. Je lève les yeux, qu’ais-je bien pu heurté ? L’image se fait de plus en plus nette tandis que mes sens reprennent le dessus. Et, dressée devant Moi contre le Monde, contre la Voix, au milieu de nul part, fin de route, déchirant le ciel : une porte.